

association pour la
danse contemporaine
genève

adc

Robot, l'amour éternel de Kaori Ito

8 mai - 18 mai | 20h30

samedi | 19h

relâche dimanche 13, lundi 14 et jeudi 17



© Dylan Piaser

Contact presse
Tiantian Cong
cecile.simonet@adc-geneve.ch
022 329 44 00

Présentation

Après avoir dansé avec son père puis avec son compagnon, et donné naissance à un petit garçon, Kaori Ito se retrouve face à elle-même confrontée à sa vie d'artiste en perpétuel mouvement. Elle se retrouve avec cette sensation très contemporaine que le temps s'accélère. Se mettre dans la peau d'un robot qui a tout à apprendre des comportements humains pour s'animer lui permet de prendre du recul sur l'humanité, de vivre enfin le moment présent, d'être vraiment vivante sur scène. Elle se retrouve enfin seule pour accepter la mort et apprendre à aimer ce qui fait vraiment l'essence des êtres humains, leur fragilité.

Dans ce nouveau solo, *Robot, l'amour éternel*, Kaori Ito poursuit son exploration des contours de l'humanité à travers son ressenti et son vécu intime. Toujours aussi lucide, elle se demande avec humour et s'en s'épargner ce qui anime l'être humain. Après quoi il court? Qu'est-ce qui le met en mouvement? Qu'est-ce qui le pousse à chérir des objets ou des marionnettes? Qu'est-ce qu'un spectateur ou chorégraphe aime chez une danseuse? Qui manipule qui? Est-ce qu'un être inanimé, robot ou mort ne serait pas plus facile à aimer? Objet d'amour enfin éternel...

Distribution et crédits

Texte, mise en scène et chorégraphie: Kaori Ito

Collaboration à la chorégraphie: Chiharu Mamiya et Gabriel Wong

Collaboration dramaturgie: Julien Mages et Jean-Yves Ruff

Collaboration univers plastique: Aurore Thibout et Erhard Stiefel

Régie générale et lumière: Arno Veyrat

Manipulation et régie plateau: Yann Ledebt

Son: Joan Cambon

Scénographie: Pierre Dequivre, Delphine Houdas et Cyril Turpin

Regard extérieur et roboticien: Zaven Paré

Production: Améla Alihodzic (Playtime)

Diffusion: Sarah Benoliel

Administration: Pierre-André Kranz

Production : Association Himé

Coproductions : ADC de Genève – Suisse, KLAP – maison pour la danse – Marseille, MA scène nationale – Pays de Montbéliard, Théâtre Garonne – Toulouse, Lieu Unique – Nantes, Avant-scène – Cognac, Théâtre de Saint-Quentin-en-Yvelines – scène nationale, la MAC de Créteil.

Partenaires : Ministère de la culture – DRAC Ile de France, Fondation Sasakawa.

Soutiens : Flux Foundation à Genève, Compagnie 111 – Aurélien Bory / La Nouvelle Digue.

Kaori Ito est lauréate du prix DanseAujourd'hui – réseau des spectateurs de danse. A ce titre, son projet de création est soutenu par les mécènes de la danse. La compagnie Himé bénéficie du soutien de Pro Helvetia pour ses tournées et reçoit le soutien de la Fondation BNP Paribas pour l'ensemble de ses projets.

Robot, l'amour éternel – du 8 au 18 mai – Après avoir apprivoisé son père dans *Je danse parce que je me méfie des mots*, **Kaori Ito** poursuit sa quête d'elle-même dans cet autoportrait ironique et poignant d'une artiste chamboulée par les fuseaux horaires et la maternité. Tête-à-tête à Nantes avec Alexandre Demidoff.

Robot, l'amour éternel est-il le journal d'une grossesse ?

A l'origine, non. J'ai commencé à penser à ce spectacle en 2015, à un moment où je me sentais submergée, jouant un soir dans La Religieuse à la fraise, un autre dans Plexus, un autre encore dans Je danse parce que je me méfie des mots. Je voulais créer une pièce pour moi et c'est alors que je suis tombée sur un film qui m'a intriguée. Il était question de ce que les robots ressentent quand ils font des erreurs. Je me suis demandée quelle était la différence entre ces figures sans âme et nous. J'ai voulu m'approprier leurs gestes.

Pourquoi le pantin vous fascinet-il tant ?

Dans le butô, on trouve ce type de figure. J'aime m'imaginer la manière dont marchent les morts, dont dansent les fantômes qui hantent les vivants. Se glisser sous la carapace de la marionnette, c'est aussi faire le vide en soi. C'est à cet état que j'aspire, parce que lui seul permet de créer.

Le robot et l'iPhone sont ici vos partenaires. Sont-ils les révélateurs de nos vies ?

Leur omniprésence m'a poussée à m'interroger sur ce que j'ai de robotique, dans mes conduites, mes pensées. Et inversement, grâce au roboticien Zaven Pavé, je me suis penchée sur ce qu'il y a de vivant dans l'androïde. Je me suis passionnée pour son humanisation.

Accoucher, mourir : vous suggérez une parenté entre ces deux seuils. Qu'ont-ils de commun ?

Il se trouve que je suis tombée enceinte pendant que je préparais le spectacle, ce qui n'était pas prévu. J'ai eu le pressentiment alors que la naissance et la mort imposaient la même loi au corps, qu'elles obligent à un relâchement complet. Et c'est ce que j'ai expérimenté en accouchant: j'ai éprouvé la puissance de la vie tout en ayant l'impression de mourir.

Que faites-vous le premier jour de répétition ?

Je travaille beaucoup en amont, je collecte tout un matériau, en l'occurrence mon journal sonore, celui que j'ai tenu sur mon iPhone, un livre de photos, un carnet de dessins. A partir de ces documents, je constitue mon scénario. Et j'imagine une scénographie : pour Robot, l'amour éternel, je voulais un dispositif qui évoque une tombe, recouverte d'une sorte de peau qui soit comme une excroissance de la mienne, qui puisse aussi me faire mourir. Le premier jour, j'ai testé un certain nombre d'idées. Et au bout d'une semaine, tout était là. La suite du travail consiste à affiner, à couper, à fluidifier.

Avez-vous toujours été diariste ?

Je suis obsédée par les archives. Depuis que je suis petite, j'ai peur de mourir sans laisser de traces à mes proches. Longtemps, j'ai craint de disparaître sans que mes parents ne sachent rien de ce que j'avais fait. Aujourd'hui, j'enregistre tout ce qui me paraît intéressant, les conversations, les borborygmes de mon fils, un échange avec un chauffeur de taxi. Et je poursuis un journal pour mon enfant, pour qu'il ait le récit de ces jours-là. Je suis malade de ça. Quand on meurt, c'est l'iPhone qui reste. J'ai des amis qui sont morts dont les pages Facebook sont toujours

actives. Ils ne sont pas tout à fait absents ainsi.

Comment expliquez-vous cette obsession de la mort ?

Mon père dit que pour vivre intensément, il faut avoir en tête que l'existence est limitée, qu'on ne serait pas heureux si on était éternel. Quand je vis un amour, je pense à sa fin, ce qui me donne envie d'être pleinement présente dans l'échange amoureux. Avec mes parents, j'ai toujours beaucoup parlé de la mort, elle fait partie de notre culture, de notre théâtre aussi, comme de celui de Shakespeare d'ailleurs, peuplé de spectres. Regarder la mort, c'est affronter l'ombre pour voir la lumière.

Vous avez quitté le Japon à 18 ans pour danser en Europe dans des compagnies renommées, celle de Philippe Decouflé, d'Alain Platel. Est-ce que l'exil vous pèse encore ?

Oui, mon sentiment de solitude est lié à ça. J'ai eu longtemps le complexe de ne pas bien parler le français ni le japonais. Je ne parvenais à m'identifier ni à mon pays d'origine ni à mon pays d'accueil. Je pensais maîtriser votre langue, la culture et l'humour qui vont avec et ce n'était pas le cas. Quand je remerciais, je disais : « Merci, beaucu (sic) » et on me répondait : « Toi aussi ». Aujourd'hui, je me sens bien mieux intégrée, plus enracinée grâce à mon fils. Mon centre s'est déplacé, c'est lui désormais. C'est très banal, ce que je vous dis, ma vie est ainsi, je ne la voulais pas banale, mais elle l'est devenue et je peux très bien l'assumer. Parce que donner la vie est exceptionnel.

A quoi ressemble la chambre de vos 15 ans ?

J'étais baba cool. Je fabriquais des attrape-rêves indiens que je vendais. J'avais énormément de vêtements fantaisistes, presque expérimentaux, des tutus. Mes parents ont dû faire une armoire spéciale pour toutes ces étoffes au-dessus de mon lit. J'avais beaucoup de cassettes audio, de dessins, mes archives en somme.

Qui vous inspirait ?

Sylvie Guillem. J'avais vu un documentaire où elle évoluait sous les ordres de William Forsythe. Elle exécutait parfaitement ce qu'on lui demandait, avec une maîtrise technique stupéfiante. J'admirais son côté instrument, marionnette.

Avez-vous la vie dont vous rêviez ?

Oui. Adolescente, je voulais voyager, je me disais que j'épouserai un ambassadeur. Mais je n'ai pas eu besoin de me marier pour arpenter la planète. J'ai le privilège aussi de comprendre beaucoup de choses à travers le corps. J'ai la chance aussi de ne pas être à la mode. Ce que je fais est particulier, mes spectacles ne parlent pas à tout le monde, mais s'ils touchent un spectateur sur mille, ça me va. Je suis heureuse de travailler en petite équipe, de pouvoir concevoir des objets comme les attrape-rêves de mon adolescence.

Propos recueillis par Alexandre Demidoff

Télérama.fr, 5/03/2018, texte d'Emmanuelle Bouchez

“Robot, l'amour éternel” : la danse étrange et surréelle de Kaori Ito

Sur une boîte en guise de scène, la danseuse dialogue avec un robot. Un spectacle époustouflant qui tente de cerner le temps qui passe trop vite.

Kaori Ito est danseuse. Elle sait tout exprimer avec son corps entraîné à tous les styles. Depuis sa formation – classique au Japon et contemporaine à New York –, elle a dansé avec ceux qui comptent en Europe : Angelin Preljocaj, James Thierrée, Sidi Larbi Cherkaoui, Alain Platel... A leurs côtés, elle est apparue comme une silhouette élastique et légère, alors qu'elle semble fichée dans le sol, comme pour résister, quand elle devient la performeuse de ses propres spectacles. Depuis une dizaine d'années, elle y a convié maints complices, même son père, avec qui elle s'est réconciliée via la scène ! Dans cette veine-là, elle a aussi créé *Embrase-moi* avec son compagnon acrobate Théo Touvet, magnifique confession amoureuse.

Dialogue absurde avec Siri

Aujourd'hui, Kaori Ito étonne encore avec un solo-journal intime où elle se déclare coincée par un planning de répétitions et de tournées auquel elle se soumet. Et où elle semble téléguidée, marionnette sans fils mais en connexion constante avec son smartphone. Fait cocasse et troublant: elle mène avec Siri, le robot vocal d'une marque tentaculaire, un dialogue absurde et continu. Il parle à sa place (décrivant ses trajets par le menu), elle répond en gestes cinglants ou disparaît dans l'ombre et le silence. L'univers créé est d'une beauté plastique étrange et surréelle.

Une boîte rectangulaire lui sert de scène. Des cavités anguleuses d'où surgissent d'abord ses jambes peuvent ensuite l'avalier tout entière. Des moulages de son corps parsèment l'espace, tels des vestiges d'après la catastrophe. Elle s'en affuble : l'artiste « apatride » – parfois moins japonaise, parfois plus française – rassemble les morceaux de ses existences multiples, livrée au regard des autres. Kaori Ito a mûri. Son humour est ici hanté par les grands enjeux spirituels. La vie, la mort... Il y a une explication à cette quête : elle est devenue mère. Une déflagration ontologique à la source du spectacle ?

Sceneweb.fr, 9/03/2018

Robot, l'amour éternel de Kaori Ito

Quel genre de vie mène-t-on lorsque l'on est une danseuse de niveau international ? À partir de divers matériaux – ses carnets de bord, des objets, son propre corps – la danseuse Kaori Ito prépare une création qui nous invite au plus près d'elle-même. En collaboration avec une plasticienne et un marionnettiste, elle explore l'incarnation et la désincarnation de son corps parfaitement mobile, au son d'une voix robotique qui récite ses propres mots jetés sur ses carnets. « Pourquoi suis-je toujours jetée comme une poupée ? ». Danse frénétique, rituels calibrés ou mouvements parfaitement déliés, Kaori Ito nous offre un solo très personnel, en toute liberté.

La formidable plasticité de son corps, Kaori Ito la doit peut-être à ses parents, sculpteurs de formation. Depuis des années, elle danse pour les plus grands chorégraphes : Philippe Decouflé, Angelin Preljocaj, Sidi Larbi Cherkaoui ou encore James Thierrée. Avec *Robot, l'amour éternel*, elle développe son propre travail chorégraphique, centré sur la monstruosité et les rapports entre l'intime au monde extérieur.

Éléments biographiques

« Il y a les danseurs qui dansent avec leur peau, d'autres avec leurs muscles, en tant que chorégraphe, je cherche à danser avec mes os. On m'a souvent dit que je dansais comme un insecte sensuel. L'insecte n'est sensuel que lorsqu'il bouge, il n'y a pas d'émotion dans sa structure mais ses mouvements donnent cette impression d'émotion. » Kaori Ito

Kaori Ito est née à Tokyo en 1979. Elle étudie le ballet classique dès l'âge de cinq ans avec Maître Syuntoku Takagi. A 18 ans, elle est reconnue comme meilleure jeune danseuse et chorégraphe par le critique Ryouiti Enomoto.

En 2000, elle part aux Etats-Unis pour intégrer la section danse de l'Université Purchase de l'Etat de New York. En 2003 elle étudie à l'Alvin Ailey Dance Theater dans le cadre du Programme d'Etude International pour les Artistes du gouvernement japonais.

De 2003 à 2008, elle travaille avec de grands noms : Philippe Découflé avec *Iris*, Véronique Caye avec *Line*, Angelin Preljocaj avec *Les Quatres Saisons*, James Thiérée avec *Au revoir Parapluie*, Sidi Larbi Cherkaoui...

En 2008 Kaori Ito prend les rênes d'une première production, avec sa pièce *Noctiluque*, inspirée de la *Métamorphose* de Kafka, qu'elle présente en France et en Suisse. Kaori approfondit ensuite son langage chorégraphique propre lors de sa création intitulée *SoloS*. Elle reçoit également le prix du meilleur jeune chorégraphe pour l'année 2010, et le prix de JADAFO au Japon.

En 2011, elle participe à un première collaboration avec Denis Podalydès pour *Le Cas Jekyll 2* puis en 2012 pour *Le Bourgeois gentilhomme*. Elle co-chorégraphie également son propre portrait pour la pièce *Plexus* d'Aurélien Bory, qui a déjà participé au Festival PERSPECTIVES.

En 2015, elle crée *Je danse parce que je me méfie des mots*, duo avec son père sculpteur au Japon qui tourne toujours. Elle reçoit le prix Nouveau talent chorégraphie de la SACD et est nommée chevalier de l'ordre des Arts et des Lettres.

En 2017, elle conçoit pour le festival Antigal à Genève, *Embrasse-Moi*, une performance sur l'amour avec son compagnon Théo Touvet.

> Discussion entre Marc Atallah, directeur à la Maison d'Ailleurs d'Yverdon et Kaori Ito le mercredi 9 mai à la suite de la représentation

> Atelier d'écriture animé par Nathalie Chaix mercredi 16 mai à 19h30

A partir d'une image frappante du spectacle, du titre, d'un poème, des sensations de spectateurs, une consigne est proposée invitant à la rédaction d'un court récit. Ces consignes visent à déclencher une écriture, la plus personnelle possible, et servent aux participants pour aiguïser leur inspiration.

Tarif par atelier : 10 chf (achat en ligne)

Infos et réservation

cecile.simonet@adc-geneve.ch

> A la découverte de la danse contemporaine "La danse c'est..."

vendredi 18 mai à l'issue du spectacle

Grâce à un set de cartes "La danse, c'est...", des questions claires et pertinentes permettent d'approfondir l'expérience d'un spectacle.

Retrouvons-nous en petit groupe juste après la représentation dans le foyer pour en parler ensemble et partager nos réactions.

Infos: cecile.simonet@adc-geneve.ch



Informations pratiques

Lieu de la représentation

L'adc à la Salle des Eaux-Vives
82-84 rue des Eaux-Vives
CH - 1207 Genève

Information

022 329 44 00
info@adc-geneve.ch

Accès

lignes 2, 6, E, G – arrêt Vollandes

Réservation

www.adc-geneve.ch ou
par téléphone 022 320 06 06
Les billets sont à retirer le soir de la
représentation, au plus tard 15 minutes
avant le début du spectacle (ouverture de
la caisse une heure avant la représentation)

Tarifs

Plein tarif : 25.-
Passedanse : 20.-
AVS, chômeurs, passedanse réduit : 15.-
Etudiants, apprentis, - de 20 ans : 15.-
Carte 20 ans 20 francs : 8.-
(les places ne sont pas numérotées)
Tarif réduit sur présentation d'un justificatif:
carte Côté Courier